

LA PSYCHANALYSE; UNE PRATIQUE ((DE L') ÉTHIQUE)

Pierre MARIE

Venir à Tours pour y débattre de questions actuelles de la Psychanalyse, cela méritait-il de faire le détour ? C'est à dire: nos propos seront-ils un tournant dans l'élaboration de notre champ ou allons-nous encore tourner en rond ? Peut-être n'est-ce point à ce signifiant Tours auquel il faut nous attacher mais au silène que Rabelais, citoyen de Tours, a mis en exergue à son œuvre, silène qui n'est pas sans être l'agalma d'où s'ordonne le désir.

Notre champ, la psychanalyse, va avoir cent ans, si on peut en dater la genèse du rapport que Freud présenta à Vienne à son retour de Paris, genèse d'une pensée qui mit quatorze ans à se montrer dans **L'interprétation des rives** et sur laquelle je reviendrai tout à l'heure.

Mais la psychanalyse n'est pas Freudienne, elle est par elle-même si les articulations de la "réalité psychique" mis en évidence par ses énoncés sont consistants. Elle n'est pas non plus lacanienne, même si Lacan a fait opérer un saut qualitatif d'importance aux énoncés de Freud, la dégageant du risque d'un empirisme trivial. La psychanalyse ne peut qu'être une et je récuse qu'elle puisse se prêter à n'être qu'une notion susceptible de subsumer une diversité de pratiques ou de doctrines : l'élaboration du concept implique nécessairement la contradiction mais tout autant une assise stable à l'abri des rêveries de chacun.

Notre champ est aussi concerné par un autre anniversaire : cela fait quatre ans que Lacan est mort. Selon l'avis de Freud, c'est un délai largement suffisant pour un travail de deuil vis à vis de la personne et de ce qu'elle était susceptible de représenter pour chacun. Sommes-nous désormais prêts à lire les énoncés de Lacan pour eux-mêmes ? C'est de cela que je souhaiterais m'entretenir avec vous y voyant la possibilité pour notre champ de poursuivre ou de disparaître.

La psychanalyse est une praxis, une éthique comme vous le savez. J'ajouterais que je trouve même la formule tautologique. C'est pour cela que je fus intéressé par un débat proposé par **Le débat**. Il y a quelques temps, la revue **Le débat** ouvrait ses colonnes aux représentants de divers groupes de psychanalystes pour qu'ils puissent y préciser leurs opinions et leurs propositions sur un éventuel "statut des psychanalystes". Une fonction qui s'était voulue génératrice de peste, une position qui s'était justifiée d'une subversion du sujet allait se trouver questionnée dans son fondement. On devine la précipitation du lecteur et l'on devine aussi son amusement lire les propositions des uns et des autres, propositions qui ne faisaient en fait que reproduire l'argument des diverses doctrines qui traversent la psychanalyse, c'est-à-dire l'argument de l'autorité assurant leurs prétentions, celui d'une légitimité conférée par l'évocation d'un père fondateur, le nom pour l'amour duquel on s'autorise. La psychanalyse les lire, ne reposerait donc pas sur un corpus d'énoncés consistants mais sur un regroupement de doctrines référées chacune à une autorité dont il reviendrait aux analystes de gérer l'héritage. Quand la légitimité d'un corps de propositions n'est pas cherchée dans sa rigueur mais dans l'Autorité d'un Nom, on peut toujours esquisser une généalogie suffisante pour établir sa filiation. Freud n'est pas étranger la fondation de l'I.P.A. comme Lacan de celle de l'École de la Cause Freudienne, encore que cette dernière ne soit pas le seul groupe le vénérer, manifestation d'amour déterminant le challenge connu entre les groupes dits Lacaniens.

Lacan, si prompt à dénoncer le sort réservé à la pensée de Freud par ceux-là mêmes qui étaient chargés de veiller ses principes a, en "d'écolant" ses élèves, suscité leurs regroupements selon de multiples agrégats cimentés (le plus souvent) par l'amour d'un Nom substitué au sien, modalité, au demeurant, nécessaire au travail du deuil. Cette situation est plaisante, non point seulement par sa dimension de répétition et donc de farce, mais parce qu'elle témoigne que l'institution psychanalytique ne peut échapper aux lois qui régissent toute institution : la demande de tyrannie liée à l'illusion unitaire de l'amour et la fonction du Nom garant de la vérité qui n'est que le fétiche assurant l'éternisation du transfert.

D'où ce sentiment du lecteur en lisant **Le débat** qu'il s'agissait d'appels d'offre pour gogos en manque de demande à formuler : il n'y a pas de crainte à avoir, l'accueil est assuré, l'extension de chaque groupe étant la preuve à posteriori de sa légitimité. Mais aussi, pourquoi ce goût du groupe noua par un Nom ? Ne manifeste-t-il pas un certain échec de l'expérience analytique par l'érection d'un Père Idéal ou d'un Maître dans une confusion de la castration et de la mort : Freud n'avait-il pas repéré dans ce refus de la castration la butée extrême de l'analyse ? Et comment lever cette impasse si la psychanalyse dans sa publicité soutient une telle référence au Nom, non point comme index signifiant mais comme incarnation fétichisée de l'Autre. Il y a peu, participant à une rencontre d'analystes, j'y entendis un des plus vénérés élèves de Lacan répondre à une interpellation sur le fondement d'un de ses propos par cette phrase : "C'est Lacan qui me l'a dit". Il ne me souvient pas d'avoir entendu Lacan soutenir ses énoncés d'un tel argument, non point qu'ils fussent consistants de ce fait qu'il les avait proférés mais qu'ils étaient me semble-t-il en attente d'une épreuve qui n'est pas encore venue.

Mais ce faux débat proposé par **Le débat** pose une question encore plus grave : les analystes semblent s'obstiner à méconnaître le principe de raison qui assure leur existence : le transfert. Si la découverte de l'Inconscient comme concept est l'œuvre de Freud, la réalité du

transfert est un propre de l'être parlant : d'où le rôle des devins, des médecins, des oracles mais aussi des institutions politiques et religieuses, et cela de toute éternité. Or la spécificité de la psychanalyse, me semble-t-il, est d'avoir tenté de ne point s'inscrire dans le champ de la suggestion, qui consiste à corriger la souffrance de l'être parlant qui se soutient d'un manque à être, par un emplâtre imaginaire. La psychanalyse ne serait donc ni une thérapie ni une idéologie ou une sagesse, mais une tentative inouïe de résoudre l'aporie du désir par son assomption dans la castration.

Mais si on se presse dans le cabinet du psychanalyste, ce n'est pas par goût de la castration, mais bien que conjoncturellement elle est parlée dans le discours courant comme le lieu du sujet supposé savoir dont s'indexe le transfert. C'est un fait de société historiquement datable. La psychanalyse ne perdurera cette époque qui lui est en apparence favorable que pour autant qu'elle aura su assurer d'une consistance ses énoncés et les principes de son expérience.

Les psychanalystes manifestent-ils un tel souci ? Non, point. Pour le dire avec humour, je dirais que tout comme la psychanalyse est actuellement le lieu d'une offre suscitant la demande, et cela, historiquement, la suite de la religion et du Parti Communiste, elle est une possibilité de promotion sociale au même titre que la prêtrise ou la permanence des partis. Et ce n'est un secret pour personne, que les psychanalystes sont en général des gens qui ne sont pas sans avoir un certain entêtement qui ne repose pas sur leur formation initiale. Les institutions psychanalytiques ne seraient-elles pas avant tout des syndicats ?

La psychanalyse n'est peut-être pas pensable du côté de l'institution : la glose sur la bonne ou la mauvaise institution est infinie, sans oublier son linéament : est-elle nécessaire ? Elle est peut-être un mal obligé, mais pour son choix, elle demeure actuellement un effet du fantasme de chacun, sans oublier que l'institution n'est pas sans instruire des effets sur le discours qu'y tiennent ses membres, chacune sécrétant une idéologie infléchissant la doctrine commune au point de pouvoir la défigurer. Reste ainsi nous attacher cette dernière et la comprendre sous le seul rapport de la rigueur hors de l'hypostase de tout nom. Or cette fin il me semble utile de nous rappeler que Freud s'est installé son insu dans le champ spécifique de la psychanalyse, ports, pourrait-on dire, par le désir de vérité, tarabata par lui, et rejetant de ce fait même toute facilité sophistique.

C'est ainsi que peuvent se comprendre les événements qui le conduiront penser la psychanalyse :

- Son rapport du 15 octobre 1886 sur l'hystérie masculine en marquant que celle-ci ne présente nulle différence d'avec la féminine tout autant articulée au sexuel en tant que tel mais indifférente au sexe biologique de la personne obligeant penser une sexualité que l'on peut dire psychique.

- L'acceptation de la proposition d' Emmy Von N., ce 12 mai 1889, de la laisser associer ses pensées selon leur propre logique : la parole contient en elle-même le principe de la remémoration et donc de la génération ou de l'abrasement des symptômes.

- Le repérage de l'adresse de la parole de ses patients qui ne le laissera pas dépourvu quand en 1892 une patiente jette ses bras autour de son cou au réveil d'une séance d'hypnose.

Il pense, écrit-il, "avoir saisi la nature de l'élément mystique agissant derrière l'hypnose", soit le transfert, qu'il appelle encore amoureux, lui permettant de comprendre l'issue du traitement d'Anna O et son effet sur son ami Breuer. Ce dernier n'écrira-t-il pas que c'est "la chose la plus importante à révéler au monde" ? Si le transfert est la raison de la venue du patient dans le cabinet du médecin, il est aussi celle qui conduit l'attention du médecin à l'égard de son malade. Sur ce point, Freud ne sera pas trop disert bien qu'il en souligne le caractère déterminant.

- Cette parole ainsi privilégiée qui est la possibilité pour Freud, dirait-on aujourd'hui, de traiter le réel de ses patients par le symbolique et non par le recours à je ne sais quelle suggestion imaginaire, cette parole n'est pas sans rapport avec le langage des rêves qui attire son attention depuis son enfance où déjà il notait les siens.

En ce matin du 24 juillet 1895, c'est avec embarras qu'il écrit celui de la nuit précédente étonné de la fin de sa séquence écrit en caractère gras : Triméthylamine. Sans en connaître le terme scolastique repris depuis par Saussure, il découvre la fonction du signifiant qui sera l'axe de déploiement de l'**Interprétation des rêves** qu'il commence alors.

- Enfin, un an après la mort de son père et dans le cadre de sa relation à Fliess, il abandonne le 21 septembre 1897 la théorie de la séduction et trois semaines plus tard, le 15 octobre 1897, il propose à son interlocuteur la première représentation de la matrice de la réalité psychique, l'histoire d'œdipe, premiers pas dans l'élaboration de la théorie du fantasme qui se révélera avec l'étude "Un enfant est battu" ("*Em kind wird geschlagen*") la manifestation de la quiddité sujet, ce qu'il a à être au regard de l'Autre. Ces événements tracent me semble-t-il l'axe radical propre à la psychanalyse, la dégageant à l'insu même de Freud, et du champ de la science et de celui de la philosophie ou plutôt proposant la résolution de l'aporie fondamentale de cette dernière.

Taraudé par le désir de vérité, Freud en découvre le principe, non point dans un rapport transcendant, il n'y a pas d'Idée du Bien, mais dans un rapport immanent au langage, articulé au langage bien qu'incomptable en tant que tel parmi les termes de la langue et qui se donne universellement dans une représentation déjà à l'œuvre dans les rites orphiques : Le Phallus. Dès lors le champ de la psychanalyse apparaît pour le lieu ouvert à chacun d'une prise en compte de son *Che vuoi* ? La psychanalyse est la pratique même de l'éthique ne visant que le bien propre du sujet dont il est le seul détenteur : il n'y a pas de hiérarchie des vertus, chacun a à répondre de son fantasme, tout en repérant que son assomption ne procède que d'un principe universel : Loi et Désir sont les deux faces de la signification du Phallus, c'est-à-dire de la logique du signifiant qui possède l'homme.

La pratique de la psychanalyse ainsi définie, il nous reste à en assurer les conditions de possibilité. Certes, élaborer certains concepts qui y apparaissent opératoires : symptôme, transfert, modalité du discours du sujet dans son adresse à l'analyste, interprétation, fantasme etc... et puis aussi le principe de cette logique du signifiant : le Phallus qui selon le rapport sous lequel il se donne peut se repérer comme Nom du Père ou Refoulement originaire. Mais surtout, il nous reste à penser deux notions fondamentales : l'une de par son caractère de support ou d'axe de la direction de la cure : le désir de l'analyste; l'autre étant celle où viendrait se résoudre l'aporie du désir du sujet : la fin de la cure.

Comme nous le savons, le propre de l'analysant est bien d'interpeller le désir de l'analyste en s'offrant à ce dernier sous le rapport où il se fait aimable à son intention afin de

faire surgir une demande par laquelle se trouverait rétabli le dialogue imaginaire du discours courant.

Freud, manifestement inquiet de l'usage qui pouvait être fait du transfert, étant peu enclin à escompter une clairvoyance quant à leur désir chez ses élèves et peut-être même chez lui-même, mit en place un certain nombre de règles extérieures à l'acte analytique et donc à la formation des analystes. Reprenant la réflexion de Platon sur le philosophe-roi, il pensait que l'analyste n'en est pas moins homme et que plongé dans le monde sensible, qui sait quels mauvais démons allaient se réveiller en lui. Lacan, lui, fit le pari d'une direction de la cure régie par les seules nécessités du discours ordonné par le désir de l'analyste. Mais un tel pari ne livre pas par sa seule formulation l'aporie qu'il contient: le désir de l'analyste n'est pas un concept pouvant accueillir toutes les particularités, auquel cas il se viderait de tout contenu et deviendrait le lieu de la manifestation du caprice de chaque analyste; Maître Antique, médicastre ou chef de secte, toutes les formes peuvent y trouver place et l'histoire de notre mouvement en porte témoignage.

C'est donc bien au regard de la fin de la cure que s'ouvre la possibilité de penser le désir de l'analyste, elle en est la condition.

La fin de la cure est communément pensée comme l'effet de l'invite radicale où est conduit le sujet se déprendre des derniers mirages de l'amour. Freud avait noté une position irréductible du sujet dans le refus de ne point volatiliser une certitude ultime se donnant sous la représentation de l'envie du pénis chez la femme ou d'une protestation mûle chez l'homme. De l'insistance de Lacan à refuser l'analysant cette position en lui permettant de différencier l'identification que l'analyste incarne pour lui, de l'objet cause de désir que l'analyste supporte comme personne absente; ce qui doit l'engager la traversée de son fantasme où il peut reconnaître son désir en tant que désir supposé de l'Autre, c'est-à-dire désir supposé un énoncé qui le fonde comme sujet, passant ainsi d'un désir de reconnaissance à la reconnaissance du désir, travers l'expérience de la pulsion où il découvre que le sol de son peu d'être est cette fonction de l'objet cause du désir et raison de son fantasme.

La question demeure de la réussite d'une cure ainsi conduite. Nous ne sommes pas sans savoir deux choses : d'une part que le masochisme rogne est la chose au monde la mieux partagée chez les êtres parlants et que pour plaire leur analyste, surtout s'il est un tyran, Lacan ne s'identifiait-il pas au Maître Zen ?, l'analysant est toujours prêt à en passer par sa loi quitte à s'organiser dans une ternisation de la cure. Il est banal à ce propos de rappeler que la durée des cures chez Lacan était inversement proportionnelle à celle des séances.

D'autre part, nous avons tous fait l'expérience de cure se terminant sur un "va te faire voir, pour ce qui me concerne", ajoute l'analysant, "je prends ta place, je m'installe, fort de certains aphorismes". Ici, l'important n'est pas mon sens que l'analysant prenne son souhait imaginé dans cette représentation pour un désir élaboré en tant que tel, mais plutôt que l'opportunité de s'installer vient comme possibilité de laisser impensées certaines de ses certitudes quant à lui-même, tout en trouvant dans une identification son analyste un nouvel idéal d'où il réglerait son existence. On pourrait ajouter les situations intermédiaires : moitié sur le divan, moitié dans le fauteuil.

Il m'est apparu que nous étions devenus tributaires dans la conduite de nos cures du discours courant sur la psychanalyse, et je dirais que praxis qu'elle se devrait être, c'est-à-dire éthique, elle est devenue poiesis c'est-à-dire susceptible de produire des professionnels du psychisme humain au même titre que d'autres officines.

C'est peut-être pour cela, et je terminerai là-dessus, qu'apparaît un souci nosographique chez les analystes ? Pourquoi hypostasier les modalités structurelles du fantasme fondamental des êtres parlants ? Tout fantasme et donc toute position subjective n'est que fait de discours. Ne verrons nous pas bientôt la devanture des librairies fleurir des traités de clinique psychanalytique l'usage de je ne sais quelle nouvelle université de psychopathologie ? Le désir de vérité qui fut l'aurore de notre pratique semble déjà relégué au magasin des ustensiles usagés. La psychanalyse n'est pas pensable sous les traits d'une entreprise culturelle (même si elle se présente ainsi pour certains) car elle n'est animée d'aucune intentionnalité constituante et immanente son projet, elle n'est pas un corpus théorique construisant un objet et visant quelque signifié ultime où elle s'achèverait dans la découverte de son sol fondateur. C'est une pratique singulière pour chacun qui s'y commet, où aucun critère de validité extrinsèque l'expérience ne peut être requis de par la transmutation de la signification des énoncés à l'œuvre.